

BALADE DANS LE MENTIR-VRAI⁽⁴⁾

Si Hafiz, personnage de roman

L'immeuble Yacoubian (2002) n'a pas fait que propulser au zénith de la notoriété internationale l'écrivain égyptien Al-Aswany. Il a aussi fait connaître la littérature égyptienne dans la mondialisation, bien mieux que n'a pu le réaliser en son temps le prix Nobel de littérature Naguib Mahfouz.

Hormis l'année 1988, je ne me souviens plus des circonstances dans lesquelles m'a été présenté à Alger celui que tout le monde dans son entourage appelait Si Hafiz. De petite taille, un visage mat et émacié, un regard paisible derrière des lunettes en écailles, d'une mine élégante, il portait un costume très classe. Si Hafiz s'était converti en propriétaire d'une ébénisterie dans laquelle il fabriquait des meubles égyptiens alors très prisés par la petite bourgeoisie algéroise, sous influence des feuilletons égyptiens diffusés en ce temps-là tous les jours à 19 heures à la télé algérienne. Par goût de la littérature, qui devait être son dada dans une autre vie, il était aussi éditeur. Il avait notamment publié à Alger quelques romans de Naguib Mahfouz.

J'avais sous le coude un recueil de poésies, Abat-jour, qu'il m'avait proposé d'éditer. J'avais demandé une couverture à mon ami et confrère Mohamed Dorbhan qui s'était fait un plaisir d'accepter. Cette photo de lampe de bureau qu'il stylisa en abat-jour, un travail tout en finesse dont il avait le secret, je devais la garder longtemps. Une inondation du local où j'entreposais quelques affaires la détériora. Cette inondation survint le 10 février 1996. Le lendemain, une voiture piégée explosa au siège du *Soir d'Algérie*. Mohamed figurait parmi les victimes.

Mais pour diverses raisons, Abat-jour n'a pas paru. Il sera publié en 1996 chez Domens, à Pézenas, avec une préface de Jean Pélégri après que Jules Roy ait recommandé à mon ami Ivan V., qui le lui avait présenté, de le porter à Edmond Charlot. Ce dernier l'a donné à Jean-Charles Domens. Là, j'anticipe.

Si Hafiz était en fait un exilé politique égyptien qui avait choisi l'Algérie comme terre d'accueil après avoir passé plusieurs années dans les geôles de Nasser pour cause d'appartenance au Parti communiste. Il raconta un jour que, du fond de leur cellule où ils crouissaient en tant que prisonniers politiques, ses camarades et lui reçurent du Parti la

consigne de soutenir Nasser, leur géolier, dans son rapprochement avec l'Union soviétique. Ce qui était épatant au sens littéral du terme, c'est que 2 ou 3 décennies plus tard, il persistait à justifier ce paradoxe. Il considérait les souffrances engendrées par son emprisonnement comme un sacrifice à une cause qui avait pour moteur ce type de contradiction.

Jusqu'alors, je ne connaissais et n'appréciais de la littérature égyptienne que certains romans d'Albert Cosseray dont je parlerai ultérieurement, et quelques textes de Tewfik El Hakim. Je souligne quand même d'ores et déjà l'émotion que me procura la lecture de *Mendiants et orgueilleux* de Cosseray, cette description picaresque de la vie vibrante du petit peuple du Caire, rendue en français, langue d'écriture de l'auteur. Plus tard, je devais découvrir la parenté dans l'enracinement cairote de Naguib Mahfouz et celui de Cosseray, bien que le premier ait toujours vécu au Caire et qu'il ait écrit toute son œuvre en arabe, tandis que le second a vécu les deux tiers de sa vie à Paris et écrit ses ouvrages en français.

Quant à Tewfik El Hakim, j'ai dévoré son *Journal d'un substitut de campagne*, voyant en lui une sorte de Tchekhov égyptien des pauvres, bien que lui-même fût de condition aristocratique. J'avais aussi beaucoup apprécié *Le livre des jours*, — livre que je traîne à ce jour, d'ailleurs — préfacé par André Gide, de celui que l'on appelait le doyen des lettres arabes, l'écrivain non-voyant Taha Hussein, sorbonnard et néanmoins profondément ancré dans la vieille Égypte.

Un événement tout à fait imprévu me fera davantage encore apprécier la lucidité de Taha Hussein et son sens de l'histoire et de la littérature, à la faveur d'un colloque que nous avons récemment organisé à Paris sur l'affaire de *La Colline oubliée* de Mammeri. Hend Sadi nous a fait découvrir un texte de Taha Hussein volant au secours de Mammeri attaqué par ses compatriotes, Lacheraf et Sahli. Taha Hussein qualifiait *La Colline oubliée* de roman algérien et anticolonialiste.

Lorsque, quelques mois après ma rencontre avec Si Hafiz, Naguib Mahfouz obtint, le 13 octobre 1988, le prix Nobel de littérature, il déclara, modeste, que son aîné Tewfik El Hakim l'aurait bien mieux mérité que lui. On pensait que

Naguib Mahfouz qui n'était jamais sorti du Caire, ferait une exception pour se rendre à Stockholm recevoir en mains propres le prix prestigieux, remis pour la première fois en 60 ans à un écrivain de cette sphère géoculturelle. Eh bien non, il délégua ses filles !

J'avais demandé à la direction d'*Algérie Actualité*, encore tétanisée par les événements d'Octobre 1988, de m'envoyer au Caire interviewer Naguib Mahfouz. Frappée d'une motion de défiance votée à l'unanimité par la rédaction, la direction d'*Algérie Actualité* était dans l'expectative et ne prenait aucune initiative. Comme je tenais absolument à aller sur les traces de Naguib Mahfouz, je décidai de m'y rendre à mes propres frais. Je demandai à Si Hafiz, qui se trouvait au Caire pour ses propres affaires, de m'aider à trouver un hébergement économique. Il fit mieux puisqu'il me dégotta un appartement de grand standing au 20^e étage d'une tour ultra moderne à Zamalek, le Hydra du Caire, construit sur un îlot enserré entre deux bras du Nil.

En arrivant à l'aéroport du Caire en provenance d'Alger, je ne sais pourquoi on avait droit à un traitement spécial : tracasseries au guichet de la PAF, attentes interminables en zone internationale. Et vive «l'unité arabe» ! Ce qui était rageant pour nous, enfermés dans une salle d'attente pendant des heures, c'était de voir les voyageurs en provenance d'Israël passer avec une facilité scandaleuse, du moins à nos yeux.

En sortant de l'aéroport, il faisait nuit. A une heure du matin, Le Caire vivait encore l'effervescence des heures de pointe. Embouteillages monstre, cafés et magasins ouverts, bousculade sur les trottoirs... Direction Khan el-Khalili, le décor des romans de Naguib Mahfouz. Ce quartier ancien est l'une des survivances du Caire fatimide fondé au 9^e siècle par les tribus berbères Kutamas. Au milieu de la nuit, atterrissage dans une gargote au fond d'une venelle. Affluence surprenante pour cette heure avancée de la nuit. Tout comme sous les aurores boréales, il n'y a pas de différence au Caire entre le jour et la nuit, l'activité sociale y est pareillement intense.

Le lendemain matin, Si Hafiz passe me voir à Zamalek. Il était accompagné d'un homme, la soixantaine, tenant à bout de bras un large cartable en cuir défraîchi. Il



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

s'agissait du premier éditeur de Naguib Mahfouz. Imagine, c'était un peu comme si, de passage à Paris sur les traces de Camus, un copain te présentait Gallimard ! Le hic, c'était que depuis le Nobel, Naguib Mahfouz était devenu, à son corps défendant, inaccessible, y compris pour son éditeur. J'apprendrai par la suite qu'il n'avait aucune prise sur son agenda.

Nous parlâmes de sa carrière. L'éditeur ouvrit son cartable et me montra les premiers ouvrages de Mahfouz qui dataient de plus de trente ans. Si Hafiz, qui avait gardé de son ancienne vie au Caire une connaissance restée intacte de la ville et de ses codes, m'avertit qu'il était fort improbable que je décroche un rendez-vous avec le prix Nobel assailli de toute part, depuis plusieurs jours, par la presse internationale. Pour patienter, il me demanda ce que je souhaitais visiter au Caire. Les pyramides de Gizeh, lui ai-je répondu en bon touriste conventionnel. Il me pria de le suivre. Depuis l'une des fenêtres de l'appartement, il me désigna la pyramide de Khéops que l'on pouvait voir distinctement. Je me rendrai sur le site un peu plus tard. Pour le moment, mon obsession était de ne pas repartir du Caire sans avoir rencontré Naguib Mahfouz.

A. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com



Pour la stabilité, rien de mieux qu'un mètre-niveau !

Pourquoi Benbitour s'est-il retiré ? Parce qu'il n'avait pas le nombre suffisant de...

... fourgons !

La stabilité, c'est bien beau d'en parler à longueur de journée, de la revendiquer, de lui faire des yeux doux, voire même de nous menacer avec, encore faut-il être outillé pour la mériter, cette stabilité-là ! Et je suis désolé de vous le rap-peler, mais on n'a encore rien inventé de mieux pour être sûr de la stabilité d'un niveau que le... niveau ! Cet outil qui a révolutionné la construction, le bâtiment, et plus prosaïquement le bricolage. D'ailleurs, quelle est la première question que vous posez à un maçon qui vient faire des travaux chez vous, quelle que soit la nature des travaux ? Bien sûr, c'est celle-là : «Khouya, yek tu bosses avec un niveau, n'est-ce pas ?» Et lui, l'artisan brandira alors sous vos yeux enfin apaisés le fameux outil avec la bulle de liquide palpitant déjà à l'idée de se rendre si utile aux pauvres humains incultes que nous sommes. Maintenant, il faut bien comprendre que la stabilité, la vraie, la seule, l'unique, la stabilité certifiée stable ne peut se suffire de n'importe quel niveau. C'est comme en tout, surtout en bricolage, on ne peut pas choisir son niveau au pif, sur un coup de tête, ou pis, à l'aveugle. Il y a niveau et niveau ! Tu vas chez le quincaillier, tu lui demandes «Vous avez des niveaux ?» Et invariablement, à tous les coups, il te répondra : «Vous voulez quelque chose de bien, ou alors du normal ? Parce que j'ai des niveaux chinois. Pas chers, ils indiquent le niveau, mais des fois la bulle se fige et tes calculs avec !» Alors là, n'hésite pas un instant. Prends la bonne qualité de niveau. Ne fais pas des écono-

mies de bouts de chandelles chinoises. Tu paieras plus cher, certes, mais tu seras au moins sûr d'avoir le niveau tout le temps, pas de temps en temps. Maintenant, même dans la catégorie niveaux d'excellence, il y a des sous-groupes. Avec une tendance de plus en plus courue ces derniers temps. Au lieu de se contenter d'un niveau qui ne ferait office que de niveau, de plus en plus d'artisans ou tout simplement de bricoleurs du vendredi optent pour un must. Le mètre-niveau. Cet outil est sur le point de détrôner le niveau tout court. Il offre cet avantage de mettre à niveau tout en mesurant la distance parcourue dans le bricolage. Le mètre-niveau que certains n'hésitent d'ailleurs plus à baptiser carrément le «Maître-Niveau». Un bon jeu de mot qui rend bien la profondeur intense du niveau de l'humour dans les milieux de la bricole. Car, dans cette caste, on a beau professer le recours au mètre-niveau, on en perd pas pour autant son sens aiguisé de l'humour et du calembour. Et la recette est là, finalement. Pour une stabilité maximale, il faut de bons outils et un excellent esprit. Après, seulement après, à la fin de ton bricolage, tu pourras lancer à la cantonade : «Quand le bâtiment va, tout va !» Parce que sérieusement vous pensiez chers lectrices et lecteurs que j'allais vous l'épargner ce dernier cliché ? Mais non, voyons ! Quand on vit ce qu'on vit en ce moment, quand on déjeune et qu'on soupe de la stabilité servie à toutes les sauces, niveau ou pas niveau, on doit aussi se taper le dessert ultime. Tiens, je vous la refais une dernière fois, pour la route : quand le bâtiment va, tout va. Ça va d'ailleurs tellement, que tu peux fumer du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.